15

J. A. OUIMET,
AVOCAT,
15 Cote St. Lambert, MONTREAL.

V 11

LA

FOI CATHOLIQUE

DANS SES

RELATIONS AVEC LA RAISON ET LA VOLONTÉ

Conférences données à l'Université Laval à Montréal

LE 19 JANVIER ET LE 2 FEVRIER 1898

Par M. l'abbé Elie J. AUCLAIR

Ancien élève du Collège Canadien à Rome et de l'Ecole des Carmes à Paris,
Docteur en théologie et en droit canon,
Professeur agrégé de philosophie à la faculté des arts de l'Université Laval
à Montréal

PREMIERE CONFERENCE

LA FOI ET LA RAISON

DEUXIEME CONFERENCE

LA FOI ET LA VOLONTÉ

MONTREAL
ARBOUR & LAPERLE, IMPRIMEURS-RELIEURS
421, RUE SAINT-PAUL

1898

A mon ami Mr Ernest A. Guinet
Hommage d'amitié
Elie J. Auclair ptre

JUIL 2 9 1973

LA

FOI CATHOLIQUE

DANS SES

RELATIONS AVEC LA RAISON ET LA VOLONTÉ

ACQ.

Conférences données à l'Université Laval
à Montréal

LE 19 JANVIER ET LE 2 FEVRIER 1898

Par M. l'abbé Elie J. AUCLAIR

ANCIEN ÉLÈVE DU COLLÈGE CANADIEN, À ROME
ET DE L'ÉCOLE DES CARMES, À PARIS
DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN DROIT CANON
PROFESSEUR AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE À LA FACULTÉ DES ARTS
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL, À MONTRÉAL

PREMIERE CONFERENCE

LA FOI ET LA RAISON

DEUXIEME CONFERENCE

LA FOI ET LA VOLONTÉ

Réjean
Olivier
6904
Ex-Libris

MONTREAL
ARBOUR & LAPERLE, IMPRIMEURS-RELIEURS
421, RUE SAINT-PAUL

1897

Bx1755
A8

LA

FOI CATHOLIQUE

DANS SES RELATIONS AVEC LA RAISON ET LA VOLONTÉ

Première Conférence

LA FOI ET LA RAISON

Monseigneur (1),

Mesdames et messieurs.

UN jour, le chevalier de Rossi, donnait une conférence, dans la crypte de Sainte-Cécile, à la catacombe de Saint-Calixte, à Rome. Avec chaleur et conviction il parlait d'archéologie et d'apologétique. Il démontrait sans peine quelles armes puissantes les conquêtes des archéologues chrétiens ont fournies en ce siècle aux défenseurs de l'Eglise romaine. A ce propos, il racontait l'anecdote que voici : il avait eu l'occasion, disait-il, de conduire, quelques années passées, dans la catacombe de Priscilla, sur la voie Salaria, un professeur anglican de l'Université d'Oxford.

(1) Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal.

Au cours de la visite, les deux archéologues s'étaient trouvés devant un *arcosolium* — mot technique, qui signifie, vous le savez, le tombeau en forme d'arche que l'on voit souvent dans les catacombes — devant un *arcosolium*, dont le plafond était orné de peintures décoratives admirablement conservées. « Sauriez-vous fixer approximativement, demanda le chevalier au savant protestant, la date de cette fresque ? » « Je « sors de Pompéi, répondit l'autre, j'en ai étudié les peintures. Celle-ci me paraît absolument de la même époque. » « Et vous avez raison, les deux peintures sont sœurs, celle de « la catacombe et celle de Pompéi ; par conséquent, nous « sommes en présence d'un monument de la fin du premier « siècle chrétien, car la date très connu de l'ensevelissement « de Pompéi sous les laves du Vésuve est celle de 79 de l'ère « chrétienne. Mais, continua M. de Rossi, abaissant sur la « paroi du mur latéral la flamme de sa torche et faisant remarquer à l'éminent docteur une délicieuse Vierge tenant « l'Enfant-Jésus dans ses bras : reconnaissez-vous cette image ? » « C'est une peinture de Marie » repartit le professeur. « Eh bien, il y a trois mois, cette galerie toute entière était « obstruée sous le sable dont les premiers chrétiens eux-« mêmes l'avaient comblée, selon leur usage, quand toutes les « tombes étaient occupées. Voilà donc un monument de « l'Eglise primitive et il atteste l'antiquité du culte de la « sainte Vierge ! » « Vous croyez peut-être, ajoutait M. de « Rossi, que le savant anglais s'avoua vaincu ? Il n'en fut « rien. Longtemps, en silence, il promena la lumière de son « flambeau sur chacune des lignes de cette figure merveilleusement exhumée, et enfin, levant la tête, il laissa tomber « ces froides paroles : *Antiqua superstitionem semina ;* « Antiques semences de superstitions. » « Dites plutôt « avec l'évêque de Carthage, s'écria le chevalier chrétien, ô « ténèbres plus lumineuses que le soleil lui-même ! »

Longtemps les catacombes obstruées et fermées sont demeurées enveloppées dans les ombres de l'oubli. Mais quand

Luther et Calvin eurent voulu calomnier l'Eglise romaine, en l'accusant d'avoir corrompu le christianisme primitif, la Providence permit la réouverture de ces anciennes nécropoles, et du sein de leurs murailles la vérité est apparue radieuse, *de pariete clamavit !*

Je vous demande pardon, mesdames et messieurs, de débuter presque par un hors-d'œuvres ; mais, si je ne m'abuse, vous allez voir que cette anecdote vient à mon sujet. J'ai dessein, on vous l'a annoncé, de vous parler de la foi catholique dans ses relations avec la raison et la volonté de l'homme. Je voudrais rappeler quelle heureuse harmonie préside à leurs rapports bien entendus et quelle assistance elles se peuvent rendre mutuellement. Et si je parle de raison et de volonté, en les distinguant avec soin, ce n'est pas sans motif. Les apologistes de la foi catholique se divisent en effet en deux groupes très distincts : il y a ceux du dehors et ceux du dedans. Ceux du dehors, c'est dire des hommes sérieux et instruits, qui cherchent la vérité dans de patientes études, et, qui ne la trouvent pas complète, parce qu'ils n'ont pas la foi, parce qu'ils n'ont pas la grâce. Je pourrais citer des noms fameux dans le monde scientifique et littéraire, mais ce n'est peut-être pas le lieu de le faire. Disons seulement avec force que ces hommes d'étude, ces chercheurs intelligents rendent indirectement un superbe hommage à la vérité. Vienne l'étincelle sacrée, celle qui ne descend que du ciel, et vous aurez en histoire ce qui s'appelle le mouvement d'Oxford avec des héros comme Newman, Faber et Manning. Il y a aussi, ai-je dit, il y a surtout les apologistes du dedans, et, ceux-ci se fractionnent encore : les uns s'attachent à la méthode d'apologétique traditionnelle, d'autres s'en remettent à ce qu'ils appellent pompeusement la méthode moderne. Tandis que les premiers, à la suite des vigoureux dialecticiens de la scolastique, établissent les données de la foi sur le fait historiquement prouvé de la venue du Messie promis aux Juifs, de sa vie et de ses miracles, de sa passion et de sa mort, après avoir

démontré rationnellement la possibilité de ce fait, les derniers affirment que tout cela a vécu, que tout cela manque de couleur et de ton, que notre siècle de progrès ne s'en peut contenter et qu'il lui faut pour désiller ses yeux rien autre chose que l'exposé complet de la valeur et de la vertu intrinsèques du christianisme, en d'autres termes, que c'est par des démonstrations tirées de sa bonté morale que la religion du Christ peut donner ses preuves. Cette bonté morale, cette vertu intrinsèque, les incrédules, ceux que j'ai appelés les apologistes du dehors, lui rendent souvent hommage. Tandis que les preuves dites scolastiques les laissent indifférents, ils sont facilement partisans de la méthode moderne d'apologétique. Disons-le tout de suite, à notre humble avis, les deux méthodes ont chacune leur valeur, et c'est pour tenter d'exposer notre sentiment à leur sujet, que nous entreprenons ce soir, pour continuer dans une autre conférence, l'exposé d'une thèse qui se subdivise naturellement en deux parties, d'après ces deux courants d'idées, ou si vous l'aimez mieux, d'après ces deux méthodes ; c'est à savoir : 1re partie, la foi et la raison, ou démonstration rationnelle de la vérité du christianisme ; 2e partie, la foi et la volonté, ou démonstration morale de la vérité du christianisme.

Mais avant d'entrer en matière, il a fallu rappeler avec force ce principe, qui doit être la base de tout argument d'apologétique et qui consiste en ce que la foi ne saurait être une conséquence des spéculations scientifiques ou des recherches morales. L'esprit et le cœur se peuvent préparer au bienfait de la foi, l'esprit et le cœur ont un rôle important à jouer dans la possession de la foi ; mais la préparation n'est qu'indirecte, le rôle n'est que secondaire ; si vous voulez une comparaison, disons que le sol de l'esprit peut se travailler, que le champ du cœur peut se cultiver, mais pour que la moisson chrétienne apparaisse, il faut qu'il tombe dans ce champ et sur ce sol une semence divine, la grâce initiale, le don de la foi !

Aussi bien, est-ce là pourquoi, concluait M. de Rossi dans sa conférence au cimetière de Saint-Calixte, le professeur de l'Université d'Oxford ne rendit pas les armes. Aussi bien, est-ce là pourquoi, pouvait-il ajouter, tous les anglicans, même de bonne foi, qui descendent dans ces galeries souterraines des catacombes romaines, où sont gravées, sur la pierre des tombeaux, l'antiquité et l'apostolicité de nos dogmes, n'en remontent pas toujours changés et convertis, illuminés et croyants. La raison est ébranlée peut-être, le cœur est ému, mais la grâce n'a pas fait jaillir du rocher de leur humanité abusée l'eau vive de la foi.

I

LA FOI ET LA RAISON

Cette nécessité de la participation divine à l'œuvre de toute conversion, étant d'abord admise, nous pouvons à l'aise, mesdames et messieurs, réservant pour une prochaine conférence les relations de la foi et de la volonté, aborder la première partie de notre dissertation qui traite des rapports de la foi et de la raison, et tout d'abord étudier quel est le rôle de la raison humaine dans la foi catholique pour expliquer ensuite quels sont les services que la foi catholique rend à la raison humaine.

Au dire de ces apologistes externes, dont je parlais tout à l'heure, et qui du dehors de l'Eglise se croient en état de juger son œuvre, la foi et la raison ne peuvent pas s'entendre. « Quelle que soit donc l'insuffisance de mon éducation philo- « sophique, écrit M. Brunetière, je persiste à penser que l'on « ne démontre ni l'immortalité de l'âme, ni l'existence de « Dieu, » et Jules Lemaître affirment, en parlant de Montsabré, que « la vérité de la religion catholique ne se démontre pas. » Mais ce que ces fiers littérateurs admettent volontiers, ce qu'ils soutiennent brillamment, c'est l'utilité morale et sociale

de la religion. Cette religion catholique, la science positiviste a voulu lui donner congé, sa morale, on l'a voulu remplacer par une morale nouvelle, fondée sur des principes moins surnaturels, et l'éloquent académicien, que nous avons eu l'avantage d'entendre et d'admirer ici même l'an dernier, a répondu, au grand scandale de tous les chimistes de la libre pensée : messieurs vous faites erreur, votre science est en banqueroute !

Sans doute, il y a lieu de se réjouir en entendant des hommes d'une valeur incontestable, reconnaître, quoique n'étant pas des nôtres, la supériorité morale de notre doctrine ; mais en faut-il conclure, même en songeant « aux yeux malades de nos contemporains, » que la bonté et la beauté intrinsèques de la doctrine du Christ sont les seuls appuis, sur lesquels il soit possible d'asseoir les bases de notre argumentation. Certains catholiques sont peut-être allés trop loin dans la voie des concessions à ce sujet. Au risque de voir notre foi se balancer vague et indécise au-dessus des abîmes du doute, sur le point d'être entraînée par la violence des vents contraires, il nous faut remonter jusqu'à la hauteur des principes traditionnels qui ont toujoure été la base de la solide apologétique.

1o La raison dans la foi

La raison ne donne pas la foi, sans la grâce de Dieu ; mais elle prépare à la foi, mais elle défend et soutient la foi, à son tour la foi aide puissamment la raison en élargissant le champ des connaissances humaines et en rendant accessible aux plus humbles la possession des plus grandes vérités. D'où il est permis de conclure que la foi et la raison, loin de se combattre, se soutiennent et s'entr'aident, que loin de se contredire, elles se complètent et se perfectionnent. C'est le sommaire des idées que j'aurai l'honneur de développer devant vous, monseigneur, mesdames et messieurs. Ce sujet n'est pas

neuf peut-être, mais il convient admirablement à un auditoire chrétien aussi distingué et je ne me sens nullement pressé de vous demander une attention que déjà vous me donnez avec une sympathie qui me met un peu dans la confusion, mais qui me fortifie et m'encourage puissamment.

La raison ne donne pas la foi. — Je ne dois pas revenir sur cette affirmation à moins de m'exposer sciemment à d'ennuyeuses redites, mais je tiens à donner le pourquoi de cette vérité fondamentale en apologétique. Pourquoi donc la raison humaine ne conduit-elle pas nécessairement à la possession de la foi ? Pourquoi des raisonnements, qui nous paraissent si clairs ne réussissent-ils pas toujours à convaincre des hommes qui, pour un bon nombre peut-être, sont de bonne foi ? Le fait existe, est-il inexplicable ? Non, messieurs ! Pour qui sait ce que c'est que la foi et ce que c'est que la raison, pour qui sait que la foi s'établit sur l'autorité de la parole de Dieu tandis que la raison s'appuie sur l'évidence des faits, pour qui sait que la foi est « une vertu infuse par laquelle « nous sommes inclinés à donner notre assentiment aux choses « révélées, à cause de la parole de Dieu qui révèle, » et, que la raison est « une faculté innée, par laquelle nous connaissons « le vrai naturel ; » pour quiconque, par conséquent, sait que la foi et la raison vivent dans des ordres différents, il est facile de comprendre que la raison, évoluant dans l'ordre naturel, ne peut conduire nécessairement à l'ordre surnaturel. La route qui suivrait une circonférence, tournant régulièrement à dix milles du point central ne peut jamais conduire au chemin qui contourne ce même point central à vingt milles de distance. En d'autres termes, et ces termes je les emprunte au grand Augustin, évêque d'Hippone, « rien n'est « plus déraisonnable que de vouloir par les seules forces de « sa raison, s'élever au-dessus de la raison. » Voilà pourquoi l'Eglise, gardienne de la vérité, ne nous permet pas, même sous prétexte de mieux établir notre foi, d'ériger en principe

d'aussi regrettables confusions ; mais elle enseigne que la foi tout d'abord vient de Dieu, qu'elle est un don de sa libéralité, qu'elle n'est pas due à la nature bien qu'elle l'anoblisse et la perfectionne.

Est-ce à dire, mesdames et messieurs, que l'acte de foi soit un acte déraisonnable ? Parcequ'il est plus haut que la raison est-il contraire à la raison ? Est-ce à dire plus spécialement que la raison, si elle ne conduit pas directement au delà de la nature, ne prépare pas indirectement mais réellement l'esprit humain à l'acceptation du bienfait de la foi ? Non, messieurs, mille fois non, et j'espère le démontrer sans peine.

La raison prépare à la foi. — Dans toute question de doctrine, comme au reste dans tout problème scientifique, le difficile c'est d'éviter tout à la fois le défaut et l'excès, c'est de passer tout juste entre Charybe et Scylla, ne pas tomber dans celui-ci sous prétexte de se garantir de celui-là. C'est ainsi qu'au commencement de notre siècle, des hommes illustres par leur talent, et que même le génie avait touchés de son aile puissante, se sont laissés emporter trop loin. Pour humilier cette fière raison humaine, qui venait de précipiter la France dans le sang et les ruines de la grande révolution, De Bonald et Lamennais lui refusèrent jusqu'au droit d'agir librement dans sa propre sphère. Le vicomte de Bonald soutint que la raison ne pouvait connaître avec certitude sans le secours d'une parole enseignante et révélatrice. L'abbé de Lamennais enseigna que, dans toutes ses démonstrations, la raison devait s'appuyer sur le sens commun et la raison générale. Ils firent école, beaucoup les suivirent, les uns d'une façon complète, les autres en mitigeant leurs principes, accordant à la raison le pouvoir d'acquérir les vérités de l'ordre physique mais lui refusant ce pouvoir pour les choses métaphysiques et surtout pour les doctrines religieuses et morales. Sans doute nous admettons bien que l'autorité de la parole de Dieu (c'est-à-dire la foi) et que l'autorité de la

parole de l'homme (c'est-à-dire la tradition et l'enseignement), aident puissamment l'action de la raison dans son propre domaine ; mais l'Eglise a fait justice des exagérations traditionalistes et la philosophie catholique aussi bien que la saine apologétique s'inclinent avec respect devant les décisions de l'Eglise. Ce n'est certainement pas au déclin de notre siècle que nous ayions à revenir pour proclamer les droits de la raison. La puissance de son action s'est révélée si grande dans l'avancement des sciences positives ! L'homme a arraché à la nature tant de secrets, qui font sa gloire en même temps qu'ils contribuent à son bonheur temporel ! La raison n'aurait-elle pas son mot à dire aussi dans la préparation à la foi ou dans son acceptation rationnelle ? Pour que ma foi soit raisonnable, ne faut-il pas, messieurs, que je sache si Dieu a parlé, quand, à qui et comment il a parlé ? Et avant d'étudier ce point, ne dois-je pas me demander si Dieu existe ? Mais, oui ! car, autrement, ma foi ne sera plus qu'une croyance vague, indécise et sans base ; je ne puis prouver en effet que Dieu existe par l'affirmation de Dieu lui-même, c'est un cercle vicieux. Mais je sais que Dieu existe, ma raison me l'affirme : si mon œil se fixe sur les merveilles de la nature, si je prête l'oreille aux harmonies qui s'élèvent de toutes les parties de la création, si j'ouvre surtout mon intelligence et mon cœur aux pensées et aux sentiments que la vue des choses et des hommes fait naître en moi, je conclus avec l'auteur inspiré que « les cieux et la terre chantent la gloire de Dieu. » Je puis à loisir discuter et développer les cinq arguments de l'apologétique traditionnelle, par exemple, celui de l'existence de l'effet affirmant l'existence de la cause, ou encore celui du mouvement universel des êtres exigeant un premier principe moteur intelligent et libre, toujours ma raison arrive à cette conclusion qu'elle ne saurait éviter : il y a un Dieu, ce Dieu est puissant, ce Dieu est parfait.

Mais Dieu a-t-il parlé aux hommes ? Appuyée sur les témoignages de l'histoire ma raison répond avec certitude :

oui, Dieu a parlé. « Il a parlé dans les solitudes embaumées « de l'Eden ; il a parlé dans les champs de la Chaldée et sous « les tentes voyageuses des patriarches ; il a parlé au désert, « sur les cîmes foudroyées et fumantes du Sinaï ; il a parlé « dans la patrie de Judas triomphant ; il a parlé sur la terre « de l'exil, où Israël pleurait ses malheurs. Mais surtout il a « parlé dans son Fils, écrit l'Apôtre, son Fils qu'il a constitué « l'héritier de toutes choses et par qui il a fait les siècles...Dieu « a parlé, mais quand ? toujours ! A l'origine des temps, aux « époques solennelles de la vie nationale du peuple choisi et « surtout à ce moment de l'histoire qui en est resté le point « culminant au moment de la venue de Jésus sur les bords du « Jourdain..... Dieu a parlé, mais à qui ? pas à nous peut-« être, et pourtant quel chrétien n'a pas quelque fois entendu « sa voix dans l'intime de son âme ? Quoiqu'il en soit de cette « parole intérieure,Dieu a parlé, messieurs, l'histoire l'affirme, « aux patriarches, aux prophètes, aux rois et aux lévites « de son peuple..... puis il a parlé à ses douze pauvres « pêcheurs qu'il a transformés en apôtres et qui ont été les « témoins de sa mission, les propagateurs de sa doctrine et les « dispensateurs de ses dons. Et comment enfin Dieu a-t-il « parlé ? Par des prophéties, par des miracles (2). »

C'est-à-dire qu'il a confirmé sa parole en donnant des signes évidents qu'elle émanait de Celui qui seul connaît l'avenir, qui seul est plus puissant que la nature. Oh ! je sais bien que les incrédules m'arrêteraient ici par une fin de non recevoir très énergique. L'histoire se trompe diraient-ils, car le miracle est impossible, les simples d'esprit sont seuls à y croire. Eh bien, soit ! mais je leur ferai remarquer que je suis en illustre compagnie, car à la suite des Jérôme, des Augustin, des Thomas d'Aquin, des Bossuet, des Lacordaire et des Pasteur, j'ai le droit d'être exigent et de demander à mes contradicteurs autre chose qu'un sourire sceptique.

---

(2) Montsabré. Introd. au dogme, I, Passim.

D'autant plus que l'histoire est là qui affirme avec éclat par la voix des martyrs les plus constants aussi bien que par celle des docteurs les plus illustres, que Dieu a parlé aux hommes par l'accomplissement de ses prophéties et par le fait de ses miracles. Je puis encore sans doute rejeter le témoignage de l'histoire ou l'interpréter à ma façon, c'est hélas ce qui arrive à ceux dont la grâce de Dieu ne touche pas les cœurs, mais qu'on ne me dise plus que l'acte de foi n'est pas acceptable à la raison. Si la raison humaine ne démontre pas les vérités de foi, elle démontre assez la vérité de la foi.

La raison fait plus que préparer a la foi, elle la maintient et la défend. — Comme ces serviteurs dévoués de l'ancien régime, dont nous parlent les légendes chevaleresques, qui, après avoir bien préparé leurs jeunes maîtres aux choses de la guerre, leur avoir fourbi des armes et harnaché des montures, les accompagnaient partout aux champs d'honneur, luttaient près d'eux et se faisaient souvent leurs boucliers vivants, ainsi, la droite raison, quand elle s'est mise au service de la foi, reste pleine d'initiative et de force et se signale encore par d'importants services. La différence, messieurs, c'est que le chevalier du moyen-âge et son écuyer pouvaient mourir, tandis que la raison et la foi sont immortelles, parceque toutes deux elles viennent de Dieu et toutes deux elles conduisent à Dieu.

La raison a démontré les fondements de la foi, c'est bien ! voici donc qu'appuyés sur la parole de Dieu, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, nous croyons au Christ, Fils du Dieu vivant, et nous croyons à sa doctrine. Nous croyons que pour racheter le monde le Verbe divin s'est fait chair. Nous croyons que ce Verbe divin est la seconde personne de la sainte Trinité, qu'il est Dieu comme le Saint-Esprit et comme le Père, et que pourtant les trois Personnes sont unies en nature. C'est un premier mystère. Nous croyons que le Verbe fait Homme n'a subi aucun changement en lui-même, et que la

nature humaine, qu'il s'est associée, subsiste dans sa Personne Divine qui est une : deuxième mystère. Nous croyons à la Rédemption, nous croyons à la vie éternelle, nous croyons à la vision béatifique.... mystère, mystère... toujours mystère ! Mais la raison ne comprend pas, donc elle est l'esclave de la foi ! La conclusion va trop loin, messieurs, pour qu'elle soit légitime il faudrait que je ne comprenne pas pourquoi je ne comprends pas. Mais, c'est tout le contraire. Quoi de plus raisonnable pour celui qui vit dans les bornes du monde visible que de ne pas voir clairement les choses du monde invisible ? Pour plusieurs, il est vrai, ce principe ne suffit pas. La raison envieuse et orgueilleuse ne peut pas le comprendre, elle s'attaque à la foi et à la droite raison. Ce sont, dit-elle, des absurdités que vous m'enseignez là, je ne les accepte pas. Voici le moment, messieurs, où la raison humaine qui s'est faite, par la grâce de Dieu, l'homme d'armes de la foi, son chevavalier, déploie son activité et ses ressources propres. Pied à pied « elle défend les dogmes, les vérités révélées contre les « objections du doute, les attaques de l'hérésie et de l'incré- « dulité ; elle démontre que ces dogmes, quelque étranges « qu'ils paraissent, n'impliquent en eux-mêmes aucune contra- « diction, aucune répugnance réelle (3). » Vous en voulez un exemple ? Ecoutez comment on procède contre les spiritualistes qui nient la possibilité de l'Incarnation. « Vous soutenez que « ce dogme est absurde, leur dit la théologie catholique, parce « qu'il y a un abîme immense entre le fini et l'infini, mais « vous admettez la création et la Providence ? Or si Dieu, « unique nécessaire, se suffisant parfaitement à lui-même, a « été assez puissant et assez bon pour féconder le néant et « donner l'être et la vie à qui n'y avait aucun droit ; si sa « main paternelle s'étend sur toute créature, pour soutenir « incessamment son existence et la conduire à ses fins ; je ne « vois pas pourquoi il lui serait interdit de se mettre en rela-

(3) L'abbé L.-A. Paquet. La foi et la raison.

« tion plus intime avec une nature créée, jusqu'à la terminer « dans sa propre personnalité. Ou vous dites trop ou vous « dites trop peu. Si l'abîme est infranchissable, Dieu doit « rester solitaire sans relation avec l'univers, et vous dites trop ; « si Dieu se communique en appelant au bienfait et à l'hon- « neur de l'existence ce qui n'était pas, il ne doit pas épuiser « par cet acte toute sa force communicative, et vous dites trop « peu. Bref je vois au premier coup d'œil l'incompréhensible « dans l'Incarnation aussi bien que dans la création, mais du « fait que la création s'impose tandis que l'Incarnation ne « s'impose pas à ma raison il ne s'en suit pas que je sois « absurde en croyant à l'Incarnation aussi bien qu'à la créa- « tion, si par ailleurs ma croyance s'appuie sur un témoignage « certain. Et quel témoignage peut être plus certain que celui « de Dieu (4). »

Comme conclusion de cette solide argumentation, n'est-il pas permis d'affirmer, mesdames et messieurs, que la raison au service de la foi ne manque pas d'initiative et qu'elle est loin d'être esclave ? Mais la réponse aux objections n'est pas son seul moyen de combattre. « Elle fait voir de plus toute la « beauté de nos dogmes et toute leur convenance, en les appro- « fondissant, en exposant les rapports intimes et merveilleux « qu'ils ont avec les vérités purement naturelles (5). » Que d'admirables proportions en effet entre l'ordre de la nature et celui de la grâce ? Vous souvient-il par exemple de cette harmonie si belle qui existe entre la vie spirituelle, produite et entretenue dans nos âmes par la vertue sacramentelle et la vie humaine, considérée dans son développement normal ? C'est d'abord pour l'ordre individuel le Baptême, qui donne la vie à l'âme, la Confirmation, qui la fortifie, l'Eucharistie, qui la nourrit, la Pénitence, qui la répare, et l'Extrême-Onction, qui complète la réparation au moment suprême ; c'est ensuite,

(4) Montsabré. Possibilité de l'Incarnation, 1878.
(5) L'abbé L.-A. Paquet, *idem*.

pour l'ordre social, le sacrement dit de l'Ordre, qui constitue dans l'Eglise l'autorité du Pontificat et du Sacerdoce, c'est enfin le Mariage, qui apporte une bénédiction au renouvellement de chaque génération. Ne sont-ce pas là des aperçus intéressants autant qu'ingénieux ? Et sur combien de sujets la raison théologique ne s'est-elle pas ainsi exercée à faire mieux ressortir les beautés et les splendeurs de notre foi ?

Il y a plus, messieurs, dans la doctrine catholique tout n'est pas article de foi, tout n'est pas défini ; car les définitions dogmatiques ne viennent qu'au fur et à mesure qu'elles sont nécessaires au maintien de l'intégrité de la foi. Ces articles de foi sont comme autant de principes d'où dérivent certaines conséquences et certaines conclusions. Ce sera le rôle de la droite raison de déduire et d'expliquer ces conséquences et ces conclusions. Elle les prouvera, les développera et les défendra. C'est à ce labeur honorable que se dépenseront les forces et les vies des grands théologiens, et il est remarquable de constater, messieurs, que de même que l'Eglise a toujours eu ses pontifes et ses saints pour commander et pour édifier, de même, elle a toujours eu ses savants et ses docteurs pour enseigner et pour instruire. Ouvrez l'histoire, à n'importe quelle année de n'importe quel siècle, aux heures sanglantes des persécutions aussi bien qu'aux heures sombres des schismes, toujours s'affirme la même vérité. L'un des savants professeurs de cette Université (6) faisait naguère se dérouler sous vos yeux, en de trop courtes heures, l'admirable tableau des agissements du christianisme dans les différents milieux sociaux qu'il a rencontrés au cours des siècles. Par qui donc s'est manifestée la puissance d'action de l'Eglise ? Par la prudence de ses Pasteurs, sans doute ; par la vertu de ses plus nobles enfants, oui certes ; mais aussi et beaucoup par la science de ses docteurs. Sous la tutelle de la foi, la raison humaine garde donc son autonomie et le libre jeu de ses

(6) M. l'abbé Lecoq, P.S.S., doyen de la faculté de théologie.

facultés. Souvenez-vous des Justin, des Irénée, des Augustin, des Clément d'Alexandrie; souvenez-vous des Thomas d'Aquin, des Bonaventure, des Bellarmin, des Suarez, des Bossuet ; souvenez-vous des Lacordaire et des Newman, des Ravignan et des Manning et dites-moi si la foi catholique n'a pas été heureusement fortifiée en leur raison et par leur raison, et si, pour me servir de l'expression de Montsabré, « la théologie « n'a pas fait monter avec elle la raison sur le trône qu'elle « occupe au sommet du monde scientifique. »

2o La foi dans la raison

Voilà ce que la raison peut faire pour la foi. Ne croyez-vous pas avec moi, monseigneur, mesdames et messieurs qu'il est instructif autant qu'intéressant de se rendre compte de ce beau rôle ? Et, revenant à la comparaison dont nous faisions tout à l'heure usage, ne pensez-vous pas que la raison, se faisant l'homme d'armes, l'écuyer de la foi est loin de renoncer à sa propre initiative ? Mais si le rôle de la raison dans les choses de la foi est important, celui de la foi dans les choses de la raison ne l'est pas moins. Si l'écuyer rend service à son seigneur et maître, le chevalier à son tour instruit son écuyer, l'anoblit et le perfectionne. Et comment la foi aide-t-elle ainsi la raison ? De deux façons, messieurs, en élargissant le champ des connaissances humaines et en rendant accessible aux plus humbles la possession des plus grandes vérités.

J'ai entendu souvent médire de certains prédicateurs, qui avaient le tort, disait-on, de remonter souvent à l'origine des temps et de rappeler à tout propos cette lamentable histoire de la chûte d'Adam et d'Eve au paradis terrestre, dont le récit, c'est vrai, n'est plus à faire. De grâce, ajoutait-on, répétant le mot plaisant de Racine, pourquoi le bon père ne commence-t-il pas au déluge ? Je crois, mesdames et messieurs, quant à moi, qu'il vaut mieux commencer à la chute originelle qu'au déluge, parceque c'est de cette chûte en effet que datent

toutes les causes de nos misères physiques et morales. Mais, pour peu que vous n'y teniez pas, nous n'irons pas si loin, ce soir, dans l'histoire du passé. Notre raison, au reste, a-t-elle besoin de s'appuyer sur les données de la tradition pour comprendre que, si elle est faite pour la vérité, il lui est très difficile d'entrer en possession de cette vérité ? Voyez ce savant jurisconsulte, dont l'opinion a tant de crédit dans le monde légal ; voyez ce médecin instruit, qui réussit tous ses diagnostics, et, (c'est une hypothèse) guérit tous ses malades ; voyez ce marchand expérimenté, qui s'entend si bien à la science du Doit et de l'Avoir ; s'ils y consentent, interrogez-les, faites-vous *reporters* et allez les *interviewer*, c'est la mode aujourd'hui ! comment sont-ils parvenus à posséder les connaissances variées qui les distinguent ? Certes, je l'admets, la nature les avait brillamment doués : Mais n'est-ce pas surtout le travail, l'application et l'étude qui les ont faits ce qu'ils sont ? Ah ! l'étude ! ce labeur acharné qui pendant des années, des mois, des jours et souvent des nuits vous a tenus penchés sur une table, la tête entre les mains, les yeux fixés sur les in-folios et les manuscrits ; l'étude, cette occupation si noble qui vous a astreints à passer des heures et des heures dans la compagnie silencieuse mais pourtant bien éloquente des illustrations des âges anciens et modernes ; l'étude ! qui dira, ô savants de tous les temps et de toutes les sciences, ce qu'elle vous a coûté de veilles, de travaux et de souffrances, mais qui dira jamais aussi ce qu'elle vous a donné de jouissances et de consolations ? Même au déclin de ce dix-neuvième siècle, si fier de ses conquêtes, qui pourrait nier, messieurs, qu'il faut dépenser beaucoup d'énergie pour arriver à posséder quelques connaissances ? Et, cependant, les livres ne manquent pas ; les écoles se bâtissent partout ; plus que jamais, grâce au progrès de la presse, l'instruction est mise à la portée de tous. Oh ! non, il n'est pas besoin de remonter jusqu'au paradis terrestre pour comprendre que même dans son propre domaine la raison humaine est très bornée. Il suffit d'avoir vécu pour le

savoir. C'est assez d'avoir étudié quelque peu pour pouvoir l'affirmer sans crainte. N'est-ce pas à la fin d'une vie d'étude qu'un illustre auteur a cru pouvoir dire : « Ce que je sais le « mieux c'est que je ne sais rien, » et n'est-ce pas à la fin d'un siècle, où l'on s'est passionné pour les sciences, que celui qu'on a appelé le Lacordaire de la critique contemporaine (M. Brunetière) n'a pas craint de proclamer en un sens, au moins, que la science avait fait banqueroute.

Or, messieurs, cette raison si faible et si bornée, la foi l'aide puissamment dans l'ordre de son évolution naturelle. Ces connaissances en effet, auxquelles nous arrivons difficilement, pour une bonne partie, la foi nous les donne comme certaines, en les appuyant sur la garantie infaillible de la parole de Dieu. Après bien des tâtonnements et des doutes, la raison nous enseigne en effet avec certitude que le mouvement des êtres créés suppose un moteur incréé, un être simple, un Dieu ; Platon et Aristote l'ont compris. Mais combien plus facile est-il à la même raison d'accepter cette vérité, écrite à la première page de la Bible : « Au commencement Dieu créa le « ciel et la terre. » La raison finit par comprendre qu'il y a dans l'homme quelque chose, qui est indépendant de la matière, quelque chose qui fait qu'il sait vouloir, qu'il est libre ; la raison peut bien admettre qu'aucune théorie d'évolution ne supprimera jamais « le formidable *hiatus* », qui existe entre l'instinct animal le plus parfait et l'intelligence humaine ; mais combien plus simple et plus facile à cette même raison de s'incliner devant la parole inspirée qui lui apprend que Dieu, ayant formé l'homme du limon de la terre, répandit sur son visage un souffle de vie. La raison, par ses seules lumières, comprendra encore que souvent ici-bas la force prime le droit, et que par conséquent il faut en justice qu'il vienne un jour, où il sera rendu à chacun selon son dû, mais combien plus facilement n'admettra-t-elle pas le dogme de la Providence en cette vie et celui de la récompense au ciel, dogmes, que l'Evangile prêche à toutes ses pages ? Nos origines et nos

destinées ! Les réponses à ces difficiles problèmes, que de tout temps l'esprit humain s'est posés, d'où venons-nous ? et où allons-nous ? n'est-il pas vrai, messieurs, que la foi nous aide admirablement à les donne ? « La foi, c'est vrai, manque « de cette évidence, de ces clartés vives qui, dans l'ordre des « connaissances naturelles, illuminent les conclusions scienti- « fiques ; mais par la foi, l'homme adhère pleinement, ferme- « ment, en toute sûreté d'esprit à ce que Dieu propose : il « jouit dans cette adhésion de la plus haute et de la plus « entière certitude. Qui pourrait dire tout ce que le Verbe « divin descendu en ce monde, a semé de cette façon, autour « de lui, sur les lèvres des apôtres et sous la plume des évan- « gélistes, de doctrines et de vérités nouvelles (7). »

Abandonnée à elle-même, malgré ses travaux et ses recherches, la raison tâtonne et se heurte à mille obstacles, il lui faut un guide pour marcher au but, un flambeau qui éclaire sa marche ; la foi est tout ensemble le guide qui dirige sûrement et le flambeau qui illumine puissamment.

Ces considérations s'adressent à tous les hommes, messieurs, même à ceux qui se disent incrédules. En voici d'autres qui conviennent surtout à des chrétiens convaincus. Vous avez droit d'exiger que je les rappelle. Si la foi en effet enseigne à la raison, pour sa gouverne et pour son bonheur, des vérités de l'ordre naturel, elle lui apprend aussi, elle lui apprend surtout des vérités de l'ordre surnaturel et c'est par là avant tout qu'elle la perfectionne et l'anoblit. Il est raconté, dans les légendes des peuples, que les rois soldats avaient accoutumé d'anoblir leurs plus vaillants généraux. Or, nous l'avons dit, la raison combat avec force et vaillance, pour la défense et le soutien de la foi. C'est pourquoi la foi lui donne en retour des titres de noblesse, et voici comment : Dieu a voulu élever l'homme jusqu'à lui et lui assigner comme fin suprême

---

(7) L'abbé L.-A. Paquet. La foi et la raison dans leurs rapports, *passim*.

de le posséder, par l'intelligence et l'amour, dans la vision béatifique. De là découle tout un ensemble de vérités, que la foi seule peut nous dévoiler. « La foi, a dit Auguste Nicolas, « a été comme le télescope de l'intelligence : elle a grandi son « horizon, elle lui a fait découvrir de nouveaux astres dans le « ciel de la pensée et de la vérité (8). »

« Quel ciel immense et sans rivages la lumière de l'Evan- « gile ne révèle-t-elle pas à nos yeux ? Quels profonds mystères « Dieu ne nous a-t-il pas manifestés par la parole de son Fils « Jésus ? C'est son essence et sa vie, c'est sa charité pour « l'homme, c'est son empire sur la nature qui nous apparais- « sent, sous un jour jusque-là inconnu, dans les dogmes de la « Trinité, de l'Incarnation et des Sacrements (9). » « Chacun « sait, a dit avec raison un théologien de mérite, chacun sait « quelle gloire, dans l'opinion publique, s'attache au nom de « celui qui, par l'effort du travail, l'intuition du génie, réussit « à doter la science de quelques précieuses découvertes, « signale l'apparition d'une étoile, arrache à l'histoire des « peuples ou aux entrailles de la terre un secret ignoré. Là « se trouve le progrès des connaissances humaines. Or, ce que « la foi découvre, ce n'est ni une étoile, ni une date, ni un « fossile, mais, mieux que cela, toute une sphère inexplorée, « un monde plein de grandeurs, de beautés ravissantes et « d'incomparables richesses (10). » « N'avez-vous pas vu, « s'écriait un célèbre contemporain, dans un jour de fête « publique, quelque bonne et forte fille du peuple prendre sa « petite sœur dans ses bras et l'élever au-dessus d'une foule « de têtes curieuses, afin que l'enfant pût contempler à l'aise « une majesté qui passait ? Voilà la foi ; elle aussi prend, « dans ses bras robustes sa petite sœur la raison, et l'élève

---

(8) Etud. sur le christianisme, I, IV.

(9) L'abbé L.-A. Paquet, *idem*.

(10) L'abbé L.-A. Paquet, *idem*.

« au-dessus du monde obscur de la nature, afin que l'enfant « puisse contempler le monde lumineux de la nature (11). »

C'est par cette révélation de vérités supérieures que la foi, mesdames et messieurs, anoblit et perfectionne la raison.

Et n'allez pas imaginer, je vous prie, que les théologiens catholiques sont seuls à voir cet élèvement, cet anoblissement et ce perfectionnement. C'est Aristote qui a écrit quelque part que « quelque faibles et grossières que soient nos connaissances « sur les êtres supérieurs, le peu que nous en savons nous « cause plus de plaisir que toute autre connaissance des choses « d'ici-bas (12). » Aussi bien, est-ce dans le même sens que saint Thomas d'Aquin (13) a dit : « plus un objet est noble, « plus il y a de joie, de bonheur pour l'esprit à le voir et à le « connaître même imparfaitement. »

Jusqu'ici, messieurs, nous n'avons rien dit de l'universalité de la foi. Nous avons supposé un homme doué de facultés heureuses, livré avec ardeur aux études, et nous avons vu comment l'action de la foi élève et perfectionne sa raison dans l'ordre naturel d'abord, mais surtout dans l'ordre surnaturel. Or, s'il est vrai que la foi élargit le champ des connaissances humaines aux yeux de ce savant, à combien plus juste titre n'élèvera-t-elle pas le niveau des connaissances de tous ceux qui n'ont ni l'âge, ni le loisir, ni les aptitudes, ni le courage de se mettre à la recherche des vérités, dont la possession importe au bonheur de cette vie, à la félicité éternelle de l'autre ? Cherchez, messieurs, parmi les sages de l'antiquité et parmi les pontifes de la libre pensée moderne, vous trouverez des intelligences superbes, qui ont imaginé des systèmes de philosophie très ingénieux ; mais je vous demande de me nommer un sage qui ait exposé une doctrine susceptible d'être à la portée des plus humbles. Oh ! je ne dis

(11) Montsabré. 2e Conf. Introd.
(12) S. Contre les G., I, 5.
(13) *Idem.*

pas que la raison humaine n'a pas été parfois glorifiée dans la personne de quelques-uns de ces princes de la science ; mais, je me demande où est le corps d'enseignement qui, en dehors de toute action de la civilisation chrétienne, a pu être mis à la disposition des pauvres aussi bien que des riches, des ignorants aussi bien que des savants, des petits aussi bien que des grands. Certains rhéteurs à la parole retentissante oublient trop souvent, de nos jours, dans leurs chimériques appels à une liberté sans contrôle, à une égalité sans garantie et à une fraternité sans amour, que le premier philosophe qui en vérité a aimé le peuple des pauvres et des impuissants, c'est celui qui sur les bords du Jourdain a poussé ce cri sublime, dont l'histoire est encore pleine : *misereor super turbam*, j'ai pitié de la foule. Oui ! Jésus de Nazareth a aimé la foule et le peuple, et sa doctrine que la foi nous apporte, sa doctrine s'adresse à tous : aux jeunes comme aux vieux, aux occupés comme à ceux qui ne le sont pas, à ceux qui manquent d'aptitudes comme à ceux qui sont heureusement doués, aux pusillanimes enfin et aux lâches comme aux courageux et aux vaillants.

Elle s'adresse aux jeunes aussi bien qu'aux vieux, et certes ce n'est pas sans motif, car c'est à l'âge où l'on oriente sa vie qu'on a besoin surtout de savoir quel est le chemin qu'il faut suivre, c'est à l'âge où l'expérience n'a pas encore prémuni contre les illusions et les rêves qu'il faut surtout s'appuyer sur une doctrine solide. C'est pourquoi il arrive souvent que ceux à qui, sous prétexte de liberté mal entendue, on refuse cette nourriture substantielle d'une doctrine enseignée par la foi restent toute leur vie balancés au-dessus des désespérants abîmes du doute. Pourquoi ne pas leur donner la doctrine de la foi ? Leur âge n'est pas capable d'une longue attention peut-être ? Rassurez-vous. Si la foi catholique a pu se développer, pour la jouissance intellectuelle des hommes d'étude et de science, sous la plume d'un Thomas d'Aquin et d'un Suarez, dans d'immenses et intéressants ouvrages, qui remplissent d'interminables in-folios, elle se peut résumer aussi dans les

modestes pages d'un catéchisme pour éclairer sans l'éblouir l'esprit d'un enfant de dix ans. Et remarquez-le, en définitive le petit catéchisme ne dira rien moins que ce que disent les in-folios de l'Ange de l'école. C'est la même doctrine mise à la portée d'esprits différemment préparés.

La foi s'adresse aux jeunes, elle s'adresse aussi à ceux qui n'ont pas de loisir. Et qu'ils sont nombreux, messieurs, ces hommes du peuple, qu'ils s'occupent aux travaux manuels ou qu'ils soient absorbés dans le tourbillon des affaires, à qui il est impossible de s'arrêter longtemps à méditer les grands problèmes intellectuels ! Il faut lutter pour gagner son pain à la sueur de son front, il faut peiner pour mener à bien de vastes entreprises financières. Au milieu de ces luttes et de ces peines incessantes comment trouver le loisir de se livrer aux arides spéculations dont l'esprit humain a besoin pour s'élever, comme parle saint Thomas, « jusqu'au faîte « sublime des recherches humaines, jusqu'à la connaissance des choses divines (14). » L'activité de tout homme a des limites qu'on ne peut franchir. Le souci des affaires et le labeur ou se dépensent les forces du corps suffisent simplement à remplir une vie honorable. Mais voici venir la foi : elle présente à ces esprits, faits pour la vérité, un ensemble de doctrines qui satisfont la raison en même temps qu'elles l'élèvent. Ce financier, cet agriculteur, cet ingénieur et cet ouvrier comprennent que l'honnêteté est voulue de Dieu, que les soucis de la terre ne doivent pas détourner de ce chemin de la vertu qui mène au vrai bonheur. Et déjà ces vérités de la foi leur apportent ici-bas une part de félicité qui leur rend le travail moins pénible et la vie moins amère.

Qui sait ? même parmi ceux qui ont du loisir, combien s'en trouve-t-il qui n'ont ni les aptitudes ni le courage de s'adonner à de longues et patientes études ? A ceux-là encore la foi

(14) S. contre les G., IV.

apporte secours. Beaucoup d'individus en effet sont incapables de se livrer aux spéculations de la raison raisonnante, la preuve existe dans ce fait que beaucoup s'y adonnent sans succès. Leur complexion manque d'équilibre, quelque défaut originel ou quelque faiblesse native empêche le libre essort des facultés. Parfois, souvent peut-être, ce n'est pas le manque d'aptitudes, c'est le manque de courage qui empêche de réussir dans les travaux intellectuels. Ah ! c'est que, n'allons pas nous y tromper, il faut de la bonne volonté et du courage pour se vouer aux travaux de l'esprit. Je le disais tout à l'heure, au début de cette deuxième partie de ma conférence, si l'étude est susceptible d'apporter à l'homme de très douces consolations, elle lui demande une forte dépense d'énergie et d'activité.

Mais, c'est un fait d'expérience, messieurs, dans notre état de nature déchue les courageux sont rares. Il y a toujours plus ou moins deux hommes en nous, le premier voudrait travailler, l'autre veut se reposer ! Le premier voudrait se donner de la peine, l'autre veut jouir. On a beau dire, avec de Maistre, que l'un c'est l'esprit et l'autre la bête, il reste vrai que chez beaucoup, fort souvent, la bête tient l'esprit au repos. Et notez, que, pour regrettable qu'elle soit, cette paresse n'est pas toujours coupable, ce manque d'aptitude et de courage n'est pas complètement imputable. Seulement il prive l'homme de connaissances dont il a besoin. La foi va les lui donner. Honneur donc à cette foi du chrétien qui fortifie les plus faibles et illumine leur raison de vivifiantes clartés. « Elle est le bien, le patrimoine de tous, la lumière « éclairant ou pouvant éclairer tout homme venant en ce monde. « Par elle les faibles comme les puissants, les pauvres comme « les riches, les ignorants comme les savants sont conviés à la « même table et appelés à l'honneur de professer la même « doctrine. Issues, non d'abstraites et difficiles démonstrations, « mais de la bouche même de Dieu, les vérités chrétiennes « s'adaptent sans effort aux esprits les plus humbles : elles

s'insinuent dans l'âme des individus et des peuples et parlent « à la conscience de tout le genre humain (15). »

Ils ont donc tort, mesdames et messieurs, quelles que soient d'ailleurs leurs bonnes intentions, ils ont donc absolument tort ceux qui soutiennent que la raison et la foi ne sont pas faites pour s'entendre ! Ils sont donc mal avisés ceux qui, sacrifiant trop aux préjugés modernes, croient qu'il faut abandonner la vieille méthode traditionnelle d'apologétique et se borner, en quelque sorte, à plaider les circonstances atténuantes pour la défense de notre foi, en ne parlant que de sa bonté morale et de sa vertu intrinsèque.

Le grand rôle de la raison c'est de préparer à la foi, c'est de défendre et de soutenir la foi, le rôle de la foi c'est de fortifier la raison, de l'élever à la surnature et cela non d'une façon particulière et pour un seul mais d'une manière générale et pour tous. La raison et la foi se soutiennent et s'harmonisent, ce sont deux rayons partis du même centre de lumière, toutes deux sont filles du ciel.

Aussi bien, pourrions-nous, en parcourant l'histoire des âges passés, nous adressant aux amateurs de faits positifs, leur montrer souvent les deux célestes sœurs se donnant le baiser de paix dans la personne des plus beaux génies qui aient honoré l'humanité et cela, depuis le siècle d'Origène et de Tertullien jusqu'à celui de Pasteur et de Léon XIII.

Léon XIII ! ce grand et saint Pontife, qui étonne notre fin de siècle, par la puissance de son esprit et la vivacité de sa foi, plus encore peut-être que par son heureuse longévité, n'est-ce pas un témoin vivant de la vérité de la thèse que nous avons développée ? N'affirme-t-il pas, le grand Pape, par les œuvres d'une vie exceptionnellement admirable, que la foi et la raison sont faites pour s'entendre, se soutenir et se perfectionner ?

« Quel accord donc et quelle harmonie dans les relations

---

(15) L'abbé L.-A. Paquet, *idem*.

« de la foi et de la raison ! La foi descend des cieux et tend « les bras à la raison qu'elle emporte dans le monde supérieur « de la révélation, afin qu'elle en puisse contempler les subli- « mes vérités ; mais la raison prouve que ces vérités sont « croyables et se dispose elle-même, par l'évidence acquise « des faits extérieurs, à sa propre transformation... La foi rend « accessible à tous les vérités de tout ordre et en assure, grâce « à l'autorité du Verbe divin, la possession aux plus humbles « esprits ; mais la raison, par sa force dialectique, défend ce « patrimoine des pauvres gens contre toute attaque violente, « déloyale et perfide. Qui donc pourrait détruire ce divin « accord, cette sainte harmonie (16) ! »

Ah ! puisse, monseigneur, mesdames et messieurs, pour l'honneur de notre patrie et pour la gloire de notre Dieu, notre jeunesse catholique, notre jeunesse universitaire surtout bien connaître pratiquement et apprécier à son juste mérite cette heureuse alliance de la saine raison et de la foi catholique ! En étant des hommes de foi et des hommes de raison, nos jeunes amis seront puissants pour les luttes de l'avenir ; car les champions de la vérité sont en définitive ceux qui dans l'arène de la vie restent vainqueurs. Et, parcequ'ils auront ainsi connu le vrai, ils pratiqueront le bien ; car de même que la raison et la foi s'harmonisent et se complètent, ainsi, la volonté et la foi se soutiennent et se perfectionnent, c'est ce que nous tâcherons de démontrer dans une future conférence, que nous intitulerons : *La foi et la volonté.*

---

(16) Montsabré. Introd., I.

Deuxième Conférence

II

LA FOI ET LA VOLONTÉ

Monseigneur (1),

Mesdames et messieurs.

DEUX hommes montaient un jour au temple de Jérusalem. Selon la coutume juive ils se rendaient à la prière de la neuvième heure. A la porte du temple se trouvait un infirme de naissance, qu'on transportait là tous les matins afin qu'il pût demander l'aumône. Ce boiteux ayant vu venir Pierre et Jean, car ces hommes étaient des disciples de Jésus, il les pria de lui donner quelques secours, et Pierre, l'ayant pris par la main, lui dit : au nom de Jésus-Christ lève-toi et marche. Tout le peuple, témoin de cette guérison, était dans l'admiration, et l'apôtre, leur adressant la parole, prêcha la résurrection et la divinité de ce juste que

(1) Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal.

les juifs avaient crucifié et qui s'appelait Jésus. Les grands et les puissants du jour firent arrêter et emprisonner ces thaumaturges prédicateurs, et, après les avoir interrogés, s'étant réunis en conseil, ils se disaient : « Que ferons-nous « à ces gens-là, ils ont accompli un miracle connu partoute la « ville, nous ne pouvons le nier, que leur ferons-nous ? »

Vraiment, messieurs, on se serait attendu de leur part à autre attitude et à une autre parole. Pourquoi, en pré-ce de ce prodige qui témoignait en faveur d'une doctrine, n ont-ils pas admis la vérité de cette doctrine et accepté ses enseignements ? Pourquoi ?... Nous avons essayé de le dire au début de notre dernière conférence, et j'ai pensé devoir le rappeler encore ce soir, car la réponse à ce pourquoi est d'une souveraine importance en apologétique. Pourquoi, messieurs? Ecoutez Lacordaire, il va vous répondre en cette langue admirable, qu'il faut bien lui emprunter puisqu'il est impossible de l'imiter : « Un savant, disait-il, connaît la doctrine « catholique, il en admet les faits, il en sent la force ; il con-« vient qu'il a existé un hommeappelé Jésus-Christ, lequel a « vécu et est mort d'une manière prodigieuse ; il est touché « du sang des martyrs, de la constitution de l'Eglise ; il dira « volontiers que c'est le plus grand phénomène qui ait traversé « le monde ; il dira presque : c'est vrai ! Et pourtant il ne « conclut pas ; il se sent oppressé de la vérité, comme on l'est « dans un songe où l'on voit sans voir. Mais un jour ce savant « se met à genoux ; il sent la misère de l'homme, il lève les « mains au ciel, il dit : du fond de ma misère, ô mon Dieu, « j'ai crié vers vous ! A ce moment, quelque chose se passe en « lui, une écaille tombe de ses yeux, un mystère s'accomplit, le « voilà changé ! C'est un homme doux et humble de cœur ; il « peut mourir, il a conquis la vérité ; il est semblable à nous, « et qu'est-ce qui la fait semblable à nous ? Une force qui n'est « pas la force rationnelle ; car il avait péri par la force ration-« nelle ; il est ressuscité par une autre puissance (2). »

(2) Conférence de Notre-Dame, XVIIe conférence.

Et cette puissance quelle est-elle, messieurs, si ce n'est la grâce de Dieu, la grâce qui seule peut changer les cœurs ? Puisque seule la grâce de Dieu peut élever à l'ordre surnaturel et que la foi pour être complète doit être surnaturelle.

Saint Augustin à fait suivre pourtant d'une autre réponse ce point d'interrogation qu'on pose naturellement, en constatant l'inconséquence de la conduite des docteurs en Israël dont j'ai parlé. « Ils ont dit ces juifs, que ferons-nous et ils « n'ont pas dit croyons, affirme le grand évêque, parceque l'acte « de foi est libre. » L'acte de foi est libre, messieurs, voilà le point d'où il faut partir pour établir les relations de la foi avec la volonté de l'homme. Même sous l'action de la grâce l'acte de foi est libre, car l'homme peut accepter ou refuser la grâce de Dieu, voilà ce qu'il faut savoir et bien retenir avant d'étudier les attraits de la foi catholique pour le cœur humain. En définitive, il y a trois agents qui peuvent être mis en cause dans l'étude de toute conversion : la grâce de Dieu sans laquelle on ne peut rien, la raison qui est faite pour la vérité et la volonté qui tend au bien. Le difficile, en voulant la distinguer, pour les besoins de notre façon de comprendre, c'est de ne pas trop diviser l'action commune de ces trois causes. Le malheur de l'esprit humain, c'est de n'apercevoir à la fois qu'un seul point de vue d'une question, alors que toute question du domaine théologique, philosophique ou scientifique est plus ou moins complexe. C'est ainsi, mesdames et messieurs, nous l'avons déjà remarqué, que pour beaucoup, le point de vue des beautés morales et sociales de la foi catholique apparaît à tort comme le seul qui soit propre à démontrer sa vérité.

Nous avons tenté, en suivant les enseignements de l'Eglise et les traditions de la saine apologétique, d'établir, dans notre dernière conférence, que la raison joue dans la foi le grand rôle de la préparer, de la défendre et de la soutenir en même temps que la foi aide la raison dans la sphère de sa propre évolution, l'élève de plus à l'ordre surnaturel, et cela, non

pas en particulier et pour un seul individu, mais en général et pour tous les hommes. Ajoutons ce soir, messieurs, que les admirables relations de la foi catholique avec la volonté de l'homme ne sont pas sans apporter un solide appoint à la démonstration de notre doctrine ; c'est dire que pour soutenir la prééminence et la supériorité de la démonstration rationnelle, nous n'en reconnaissons pas moins la force de la démonstration morale, qui se peut tirer de la beauté intrinsèque du christianisme. Il est même possible, que pour beaucoup, cette méthode d'argumenter, moins forte en elle-même, soit de nature à mieux déterminer une conviction ; et c'est d'autant plus admissible que nous savons très bien que l'Esprit de Dieu souffle où il veut et de la manière qu'il veut. Tout en revendiquant donc avec force les droits de la méthode traditionnelle, qui seule sait défendre logiquement les positions de la foi contre les attaques et les sophismes de l'incrédulité, nous proclamons aussi que le rôle du cœur dans les choses de la foi est d'une réelle importance pour attirer à la doctrine du Christ Jésus, et conserver dans la pratique des vertus qu'elle enseigne, ceux qui sont devenus les disciples du Divin Maître au saint jour de leur baptême.

Cette démonstration morale de la vérité de la foi catholique peut s'établir de plusieurs manières. Elle est aussi vaste que le monde, car elle s'affirme par les faits dans tous les temps et dans tous les lieux, mais il nous faut bien la restreindre et la délimiter, sous peine de ne pas arriver à exprimer avec clarté notre sentiment à son égard. Or, en étudiant les aspirations du cœur de l'homme, telles qu'elles se manifestent dans les annales de l'histoire ou encore telles qu'elles se ressentent dans l'être intérieur que nous portons tous en notre poitrine, il me semble pouvoir être affirmé que ce cœur de l'homme, qui est à la volonté ce que l'esprit est à la raison, tend à trois fins, ou plutôt, à une seule fin qui peut s'envisager sous un triple point de vue : le cœur à besoin d'aimer, il a besoin d'agir et de se dévouer, il a besoin de

souffrir et de se sacrifier. Que si donc la foi catholique lui apporte une doctrine et lui recommande la pratique de vertus qui répondent à ce triple besoin, nous serons en droit de conclure que la religion du Christ, conservée par l'Eglise romaine à travers les âges, convient admirablement aux aspirations de notre volonté, et que, par conséquent, les relations de la foi avec la volonté démontrent à leur manière la vérité de la doctrine chrétienne.

1o Les exigences du cœur humain

La volonté humaine tend vers ce qui est bon, c'est dire, messieurs, que le cœur de l'homme a besoin d'aimer. C'est là, vous ne l'ignorez pas, l'un des plus intéressants sujets d'étude psychologique qui existent. Je ne me hasarderai pas à vous conduire à travers tout un dédale de distinctions et de sous-distinctions, entre l'intelligence et la volonté, les actes de l'une et de l'autre faculté, les actes choisis et les actes commandés, les actes nécessaires et les actes libres... On écrit si souvent de nos jours des mots très durs à l'adresse de la scolastique que, ma foi, même les plus dévoués parmi ses fervents sont un peu obligés de mettre de l'eau dans leur vin comme on dit vulgairement, au moins pour la forme. De plus, tout le monde n'est pas tenu d'être familier avec les distinctions de l'*école*, sous peine de n'être pas admis à la table commune où se distribue le pain de la sagesse et de la science ! Mais, pour ne pas vouloir m'enfoncer dans un dédale, où j'aurais peut-être peine à me guider moi-même, je n'en tiens pas moins à affirmer que la volonté de l'homme tend au bien aussi essentiellement et nécessairement qu'un cercle est rond et qu'un carré ne l'est pas. On ne peut pas désirer le malheur pour lui-même et tendre au mal parcequ'il est mal ! Etudiez tous les grands événements de l'histoire, où la malice humaine a joué un rôle prépondérant : toujours, les crimes et les forfaits ne vous apparaîtront que comme des moyens d'action,

mis par leurs auteurs au service de quelque ambition à satisfaire, de quelque passion à assouvir. Ce n'est pas le mal qu'on cherchait, mais c'est la satisfaction de posséder un royaume, un duché, une terre... Et cette satisfaction, immorale sans doute parcequ'elle était illégitime, en elle-même c'était un bien ; car enfin, messieurs, il est clair comme le jour que c'est très utile et très bien pour un individu de posséder beaucoup d'or, tout autant que pour un pays d'avoir son Klondike. Le mal serait d'entrer en possession de cet or ou de ce Klondike sans y avoir de droits et d'une façon violente.

Et savez-vous pourquoi nous voulons toujours le bien au moins sous un rapport ? C'est parceque, messieurs, nous somme faits pour le bonheur et parceque nous le cherchons partout. J'en appelle à tous ceux qui souffrent, et ils sont légion, messieurs, aussi bien sous les lambris dorés des demeures les plus somptueuses que sous le modeste toit de la plus rustique chaumière... J'en appelle à tous ceux qui souffrent : qui donc à jamais aimé la souffrance pour elle-même, qui donc s'est vu avec joie attaché aux croix de la vie ? Mais qu'est-ce que le bonheur si ce n'est la possession d'un bien ? J'ai donc raison de dire que la volonté tend au bien. La raison dernière de cette tendance de notre nature, c'est que l'homme vient de Dieu pour retourner à Dieu, et chaque fois qu'un individu connaît vraiment Dieu il lui est nécessaire de tendre à Dieu et de vouloir le posséder, comme il est nécessaire à l'aigle de s'élever et de planer dans les nues, comme il est nécessaire au poisson de s'ébattre et de nager dans les eaux.

Mais qu'est-ce donc alors que je fais de la liberté humaine ? Est-ce que par hasard j'irais la méconnaître ? Ne craignez rien, messieurs ! La foi ne m'empêche ni de respecter la vôtre ni de défendre la mienne. Mais il faut s'entendre sur la nature de la liberté, et il faut se souvenir, étant donnée la déchéance originelle, que très souvent, dans les théories humaines la licence se fait impudemment saluer du beau nom de liberté.

La liberté, messieurs, c'est le droit de choisir entre plusieurs moyens celui qui nous conduira à notre fin. La liberté, messieurs, dans toute vie humaine, ce n'est pas le droit de ne pas aller à Dieu, c'est celui de prendre tel ou tel chemin, telle ou telle orientation, laquelle, étant supposées les aptitudes et les tendances d'un individu, est plus propre à le diriger au but final. Quant à celui qui, abusant de sa liberté et la transformant en licence, prendrait un chemin qui ne mène pas à Dieu, il se trompe grandement s'il croit sortir à volonté de la sphère où il s'agite. Il continuera de tendre vers Dieu, et c'est parcequ'il tendra toujours et qu'il n'arrivera jamais, qu'il sera éternellement en chemin et éternellement malheureux. En théologie, messieurs, cela s'appelle la peine du *Dam* !

Hélas, dans notre état de nature déchue nous sommes exposés à ne pas toujours voir bien clair dans ce chemin de la vie que nous parcourons tous. Pourtant, messieurs, selon le mot du poète, si l'homme est « borné dans sa nature », il est « infini dans ses vœux », « s'il est un dieu tombé, il se souvient des cieux ! »

Aussi bien, trouvons-nous chez tous les hommes un respect inné et un amour vrai pour ce qui apparaît bon et bien. C'est dans ce domaine des contingences de la vie que la liberté humaine a son action et qu'elle est laissée à son propre choix.

Sans doute l'abus des meilleurs dons de la nature, et, plus souvent peut-être, les pernicieuses influences d'une éducation fausse et méchante, pourront dévoyer un individu et le conduire aux plus tristes excès ; mais, si vous le permettez, nous détournerons nos regards de ce navrant spectacle des turpitudes humaines, qui trop souvent, me semble-t-il, en notre fin de siècle, s'étale au grand jour sous les yeux du public, pour les porter plutôt sur le consolant tableau des tendances et des recherches qui font honneur à notre humanité.

Prenez l'enfant au berceau, voyez-le grandir, suivez-le alors

que devenu homme il fait généreusement la bataille de la vie :

A peine son cœur s'ouvre-t-il aux sentiments, que les douces émotions de l'amour filial l'enlacent et le pressent ; ses regards et ses sourires s'adressent à ceux qui lui font du bien, à ceux qui lui sont bons ; déjà, il a vaguement conscience qu'il leur doit beaucoup et il les aime. Il aime sa mère surtout, sa mère qu'il l'aime tant. Il imprime tellement son image dans son âme d'enfant que toujours cette image bénie lui sera une force et une consolation.

Mais il a grandi, il est à l'âge où la vie se partage entre l'étude et les jeux : voyez il se lie avec ses camarades de jeu et ses compagnons d'étude. Ces bonnes et fortes amitiés, formées sur les bancs du collège, qui ne les a pas connues, qui ne se les est pas rappelées avec bonheur, à plus d'un tournant de sa vie ?

A la jeunesse succède l'adolescence. L'âge difficile ! L'âge critique ! Peut-être ? Mais aussi, messieurs, l'âge des beaux mouvements et des généreux sentiments. Qui osera jamais dire qu'un cœur de vingt ans n'est pas fait pour aimer, et pour aimer ce qui est beau et ce qui est bien. Et pour ne pas parler de ces affections très légitimes qui fondent en une seule deux vies distinctes et qui sont la base de la plus respectable et de la plus sainte des unions, combien de nobles amours ne sollicitent-ils pas un cœur de vingt ans ? A vingt ans, messieurs, on aime la science et l'étude ! On aime la science, parce qu'on comprend que ceux-là qui sont savants sont puissants dans le monde. On aime l'étude, parce qu'elle donne la science et parce que si elle impose des sacrifices et des peines, je le disais naguère et je le répète avec conviction, elle donne aussi des jouissances et des consolations. A vingt ans, messieurs, on aime sa patrie avec enthousiasme, surtout quand on peut lire dans les annales de son pays des pages aussi glorieuses que celles qui forment le livre de notre histoire. On aime sa patrie avec ardeur, et, si d'aventure on va là-bas, vers les contrées d'outre-mer, jusque sous ce ciel d'Italie si pur et

si bienfaisant, et, jusque sur cette terre de France, qui nous garde tant de souvenirs qui sont nôtres, on se plaît à redire avec le poète : « O Canada, mon pays, mes amours ! » A vingt ans on aime sa patrie, messieurs, et quand on voit, un jour de fête, les couleurs nationales se développer au souffle de la brise, on frémit dans son cœur et on applaudit à tout rompre !

Sans doute, avec les illusions de ses vingt ans, on perdra quelque chose de cet enthousiasme ; mais l'homme de quarante ans et celui de soixante ne laisseront pas de rechercher ce qui est bon et bien. L'adolescent devenu un homme fait continuera d'aimer sa patrie, de lui vouloir du bien et de travailler à sa gloire. Il faut le reconnaître, les questions d'intérêt privé, et ce que nos compatriotes auglais appellent d'un mot très énergique, le *struggle for life*, calmeront les ardeurs juvéniles, et quelquefois—je voudrais que ce ne fût pas souvent —enlèveront beaucoup de sa poésie et de sa beauté au vrai patriotisme. Il en restera pourtant au cœur de l'homme bien né. Et même si la cupidité et l'égoïsme restreignent son action pour le bien, il aura soin de ne pas le proclamer sur les toits, et il ira jusqu'à se le dissimuler à lui-même. Au reste, cet homme à l'âge mur travaille pour ses enfants ; s'il veut du bien, c'est pour le leur partager, s'il consent à les éloigner de son foyer, c'est pour les voir mieux former leur intelligence et leur cœur.

Quelle affection plus forte et plus tendre que celle d'une mère pour le cher petit être qui lui doit la vie ? Quel amour plus légitime que celui d'un père pour le beau jeune homme qui porte son nom et qui continue en quelque façon sa propre personnalité ?

Puis quand, courbé sous le poids de l'âge le vieillard redescend le versant de la vie et s'approche des portes du tombeau, n'est-il pas vrai, messieurs, qu'il sait encore aimer ? Il aime les souvenirs de son passé, il se plaît à en parler avec chaleur, il aime ses anciens amis et c'est souvent pour lui la pire des peines que de leur survivre ; il aime sa patrie lui

aussi, avec moins d'ardeur juvénile mais avec sincérité, car il sent qu'il lui a donné quelque chose de lui-même ; il aime sa famille enfin, ses enfants, et aussi, j'allais dire surtout, ses petits enfants. N'est-on pas souvent témoin, messieurs, de ces épanchements d'affection vraie du septuagénaire et de l'octogénaire pour les plus petits de ceux qui vont transmettre aux postérités avec l'héritage de leur nom, celui de leurs travaux et de leur vie. A n'importe quel âge, tous nous le savons, l'homme a besoin d'aimer et d'être aimé ; c'est la loi de la nature, et si on l'élude quelquefois, c'est une exception détestable et détestée de tous, elle confirme la règle générale.

2o Ce n'est pas tout de tendre à quelque chose et de le désirer, il faut y arriver et entrer en sa possession. Ce n'est pas tout d'aimer, il faut agir pour ce qu'on aime et pour ceux qu'on aime. C'est le même phénomène psychologique examiné sous un autre point de vue. J'ai parlé de l'amour de la science, de l'amour de la famille et de l'amour de la patrie. Mais qu'est-ce qu'aimer la science,si ce n'est chercher à l'acquérir et comment s'accomplit cette recherche, si ce n'est au prix de veilles prolongées et de labeurs ardus ? Qu'est-ce qu'aimer ceux qui nous sont unis par les liens du sang ou les nœuds de l'amitié si ce n'est travailler à leur faire du bien, à leur procurer de la considération, de la gloire et du bonheur ? Dans le langage chrétien, mesdames et messieurs, l'amour s'appelle charité et la charité sans les œuvres ne se suppose même pas ; ainsi en est-il en psychologie : On aime pour se donner, sinon tout entier, au moins en partie, à ceux qu'on aime. Allez interroger ce brave laboureur, qui retourne avec peine le sillon que trace sa charrue, ensemence son champ, recueille son blé et l'engrange avec tant de soin ; allez interroger cet industriel intelligent, qui s'applique avec courage et assiduité à fabriquer les produits de son industrie ; montez encore plus haut, dans les rangs de l'ordre social, jusqu'à ceux qui dirigent les destinées publiques. Oh ! évidemment, en haut comme en bas, et en bas comme en haut, vous aurez

peut-être des réponses variées, et parfois étonnantes, pour ne rien dire de plus, mais toujours la note d'ensemble chantera, à l'honneur de l'humanité, qu'on ne travaille pas au hasard et sans but, mais qu'on travaille pour ce qu'on aime et pour ceux qu'on aime !

Il n'est peut-être pas de témoignage plus frappant de cette vérité que celui qui se peut tirer des annales de la vie militaire. Voyez ce jeune conscrit qui vient de prendre rang à côté du vieux sergent. Comme il se plie aux dures exigences du métier. Les longs exercices, les ennuis et les fatigues des marches et des contremarches, l'éloignement de tous ceux qui lui furent chers, depuis la vieille mère jusqu'à la jeune fiancée, les rigueurs de la discipline, et souvent la maigreur de la pitance, rien ne l'arrête, rien ne le rebute... Bientôt, je suppose, la guerre va s'engager, il ira au feu pour la première fois, il tremble un peu peut-être, mais vienne l'action, que les canons grondent et que la poudre parle, et vous verrez son front se relever fier, ses yeux lancer des éclairs. C'est pour la patrie, c est pour le drapeau ! Qu'importe le danger ! Vive le drapeau et vive la patrie !

3o Le cœur à besoin d'amour et d'action, d'amour et dévouement, il a besoin aussi, mesdames et messieurs, quelqu'étrange que cela puisse paraître de prime abord, il a besoin de sacrifice. Oh je n'ignore pas que l'homme n'a jamais recherché la souffrance pour elle-même, je sais bien qu'il ne lui est pas agréable de voir souvent les caprices du sort se jouer de ses projets les plus chers et changer ses meilleures espérances en de fugitives illusions ; mais je n'ignore pas non plus que la souffrance apporte au cœur sa part de consolation et je sais aussi que les grands cœurs ont toujours aimé à se dévouer, à se sacrifier, et par conséquent à souffrir. J'entendais un jour, à Reims, à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis, l'un des plus brillants orateurs de la France contemporaine, le comte Albert de Mun, évoquer les gloires du passé, parler des luttes du présent et saluer les victoires de

l'avenir, devant près de trois mille jeunes gens, accourus de toutes les parties de la France au glorieux baptistère de la cité Rhémoise. Voulant mettre en garde ses jeunes compatriotes contre ce dégoût de la lutte qui provient souvent de la crainte ou de l'habitude de l'insuccès, il leur disait : « Contre cet état d'âme, je voudrais, messieurs, jusqu'au bout « vous défendre de toutes mes forces, car la vie c'est la lutte et « non pas la victoire. Je me souviens qu'au jour de Gravelotte, » (Gravelotte vous le savez, est une des journées terribles de la guerre franco-prussienne, pendant laquelle l'orateur a servi sous les drapeaux) « je me souviens qu'au jour de Gravelotte « et sous la pluie des obus, un de mes chefs se tournant vers « moi, me dit, le visage souriant : « Ah quelle belle fête ! »

« Ce n'était par la vaine fanfaronnade d'un calme affecté, « mais dans le noble orgueil du métier, la joie sincère du « devoir accompli. Depuis, j'ai souvent pensé, sur d'autres « champs de bataille, à cette parole du soldat, et j'ai connu que « le sacrifice était une fête, même quand il fait couler le sang « par les blessures du cœur. Ce sont, messieurs, les joies que « je vous souhaite comme le cortège de votre vie. Il en est « peut-être de plus douces : Il n'y en a pas de plus nobles ni « de plus fécondes. » La vie c'est la lutte et non pas la victoire ! Retenez bien cette parole, mesdames et messieurs ; mais sachez-le bien aussi, pour lutter il faut souffrir. Puisque donc le cœur a besoin de vie il a besoin de lutte, et puisqu'il a besoin de lutte il a besoin de souffrance. Ce besoin de souffrance n'est au reste qu'une conséquence naturelle du besoin d'aimer et du besoin de se dévouer pour ceux qu'on aime.

N'avez-vous pas lu souvent dans les récits d'histoire ou dans les légendes populaires ces beaux traits de sacrifice qui vous transportaient d'admiration ? Depuis le jeune David, allant combattre pour son peuple, son roi et son Dieu, le géant Philistin qui répondait au nom de Goliath, jusqu'à cet humble et héroïque Dollard, qui sauva en 1660 notre colonie naissante de l'orage dont elle était menacée par l'invasion

Iroquoise ; depuis le Léonidas Lacédemonien des Thermopyles jusqu'au Léonidas Canadien de Châteauguay, combien de héros ont bravé la mort pour sauver, avec le drapeau, l'honneur de la patrie.

Et sur un champ plus restreint, qui n'en reste pas moins un champ d'honneur, combien d'amis fidèles n'ont-ils pas offert à l'ami de leur âme, ce témoignage d'amour, que le Christ a appelé le plus grand qui soit au monde, le sacrifice de leur vie ?

Combien de mères n'ont-elles pas donné de leur sang et de leur vie au cher objet de leur maternelle affection, semblables à ce sublime pélican, qui revenait « lassé d'un long voyage, vers ces petits affamés, » et dont le poète disait :

Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture, il apporte son cœur (3).

D'ailleurs il est nullement besoin de ces témoins ni de leurs témoignages. Quiconque sent palpiter un cœur dans sa poitrine, se rend parfaitement compte que l'une des meilleures joies d'une affection sincère, c'est de se dévouer et de sacrifier pour l'objet aimé.

Aimer, se dévouer et se sacrifier, ai-je raison de penser et de dire que ce sont là les plus nobles et les meilleures tendances de notre volonté, les plus chers besoins de nos cœurs et par conséquent les moyens les plus en harmonie avec notre nature aimante de tendre à notre fin et de nous orienter dans la vie ? Je laisse à de plus savants et à de plus autorisés que moi à décider si cette modeste étude des aspirations du cœur humain est justement fondée, et je me hâte de passer à la deuxième partie de ma conférence dans laquelle j'ai dessein de vous faire voir, mesdames et messieurs, que la doctrine du Christ Jésus apporte précisément à l'homme ce qui est le plus digne de son amour, de son dévouement et de ses sacrifices.

(3) Musset. Nuit de mai.

2o La foi catholique satisfait aux exigences du cœur humain

Le pivot sur lequel tourne tout le système de notre argumentation vous l'avez compris dès longtemps, mesdames et messieurs, ne manque pas de solidité. Il s'appuie sur les vérités que voici : L'acte de foi est un acte libre en même temps qu'un acte raisonnable. Pour que cet acte soit posé par l'homme, sous l'influence de la grâce divine, qui lui donne son caractère surnaturel, il faut que sa raison appréhende la doctrine de la foi comme vraie et que sa volonté se meuve vers cette doctrine comme vers ce que saint Thomas appelle le bien désirable : *Bonum appetibile.* Or, étant donné le triple besoin du cœur humain d'aimer, de se dévouer et de se sacrifier, nous avons à démontrer que la foi catholique demande au chrétien de pratiquer des vertus qui répondent à ce triple besoin, satisfont le cœur de l'homme autant qu'il peut l'être ici-bas, et sont par conséquent à la volonté le bien le plus désirable. Il en résulte donc que la volonté humaine guidée par la droite raison, s'estimera heureuse et à bon droit, de tendre vers ce bien désirable qui s'appelle la doctrine catholique. C'est dans cette harmonie entre les tendances du cœur humain et les vertus chrétiennes que se trouve, à ce qu'il me paraît, pour une bonne partie, la beauté morale et intrinsèque du christianisme, cette beauté morale, sur laquelle les tenants de la méthode moderne d'apologétique établissent leur base d'argumentation pour prouver la vérité de la doctrine catholique, alléguant avec raison qu'une doctrine qui répond si bien aux besoins moraux de l'homme porte en elle-même un cachet de vérité très caractéristique. D'où il sera permis de conclure en faveur de cette méthode moderne, qu'elle apporte un solide appoint à la démonstration rationnelle, nous souvenant au reste que cette preuve morale n'était pas inconnue aux apologistes d'autre-

fois, et qu'en tout cas elle ne peut seule, démontrer la vérité de la foi catholique, puisqu'on ne croit pas simplement par ce qu'on veut croire !

Pardonnez-moi, mesdames et messieurs, cette forme didactique un peu sèche, qui paraîtra peut-être à quelques-uns légitimement issue des argumentations du moyen-âge. Je vous en fais gaiement l'aveu, j'ai tenté vainement de l'éluder ; il faut bien comme disait le poète moraliste « qu'un chat s'appelle un chat », et, vous avez beau vouloir le tourner gentiment, un syllogisme reste toujours un syllogisme.

1o J'ai dit que le cœur humain a besoin d'aimer. Or, qu'est-ce que la foi catholique présente à son affection ? Un Dieu, souverainement parfait et infiniment bon ; un Dieu, qui non content d'avoir créé l'homme à son image et à sa ressemblance, de l'avoir fait intelligent et libre, a voulu aussi sortir du néant, pour son usage, ce merveilleux univers qui enchante et ravit tout ses sens ; un Dieu, qui après les dons de la nature, lui a octroyé encore ceux de la grâce ; un Dieu, à qui il doit tout ce qu'il a et tout ce qu'il est ; un Dieu magnanime, qui voyant l'homme déchu de son état originel de perfection, a eu pitié de sa misère et de sa faiblesse, a tendu vers lui une main secourable et lui a envoyé son propre Fils, l'objet de ses éternelles complaisances, pour être son médiateur et son Sauveur.

Qu'est-ce que la foi présente encore à l'affection de l'homme ? La personne adorable du Christ Jésus : ce Dieu fait Homme, qui a élevé notre nature jusqu'à la faire subsister dans sa personne divine, qui est né pauvre et a vécu pauvre, a travaillé, a souffert, est mort sur une croix, et tout cela par amour pour notre pauvre humanité. O Christ ! Qu'ils sont à plaindre ceux qui vivent sans toi et se proclament « venus trop tard « dans un monde trop vieux. » Comme leurs cœurs me semblent vides et comme leur vie doit être froide ! Ah ! le poète incrédule, qui n'était pas

.....de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants :
.....de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants.....

avait bien raison de regretter

.....le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers le monde enchanté ;
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité (4).

Qu'est-ce encore, mesdames et messieurs, que la foi présente au cœur de l'homme ? Une vierge-mère, incomparablement pure et incomparablement belle, que l'amour de son Fils a gardée de toutes nos corruptions et de toutes nos fanges ; une vierge-mère, bonne autant qu'aimante, toujours prête à plaider notre cause auprès du trône de son divin Fils. Et encore ? Des légions de saints et de saintes, d'apôtres et de martyrs, de confesseurs et de vierges, qui ont rendu témoignage à Dieu, et à qui Dieu rend témoignage, qui nous invitent à suivre leur exemple et à pratiquer les vertus chrétiennes avec courage et constance, afin de mériter comme eux la gloire promise aux bons et fidèles serviteurs.

Mais, ne voyons-nous pas que cette félicité de l'autre vie, réservée à ceux qui sont honnêtes et droits, est le plus puissant motif qui porte à pratiquer les vertus sociales et domestiques. On a tenté en notre siècle, on y a hélas que trop réussi, de subtituer un nouveau *credo* au vieux symbole des chrétiens, on a voulu, a dit une parole célèbre en France, " étouffer la vieille chanson chrétienne qui berçait le peuple " en le moralisant," on a prétendu formuler une morale indépendante, basée au reste, dans ce qu'elle a d'acceptable sur les pierres qu'on a enlevées à l'édifice magnifique que la civilisation chrétienne avait jeté dans le monde, mais à quels

(4) Musset. Rolla.

succès sérieux est-on arrivé ? Permettez-moi, messieurs, de céder la parole à l'un des plus distingués champions de la cause catholique à la chambre française, M. Denys Cochin. C'était à l'occasion de la discussion du rapport de M. Bouge, sur le budget de l'instruction publique, et le vaillant député catholique avait pris la parole dans la séance du 16 novembre 1897. Il en était à présenter ses observations relativement à l'enseignement primaire et il s'écriait : " Ici, j'ai à dire des « choses graves et je voudrais que la chambre ne s'imaginât « pas que, par je ne sais quelle rancune, par je ne sais quelle « colère contre des mesures que je blâme d'ailleurs, et qui ont « été prises contre l'enseignement religieux, je me réjouisse « de ce que j'ai à lui dire. Mais puisque l'on parle de « lacunes dans l'enseignement primaire, il y en a une qui « saute aux yeux, qui doit préoccuper les ministres et le par- « lement. Cette lacune, sous quelque forme que vous la « voyiez, je crois, moi, qu'elle est la seule réelle, c'est l'ensei- « gnement de la morale."

« Etes-vous bien sûrs, à côté de l'instruction que vous « donnez à tout le monde, d'avoir donné une éducation suffi- « sante : Avez-vous à ce sujet, la conscience nette et pensez- « vous qu'en apprenant à tout le monde à lire, à écrire et à « compter, vous ayez donné à cette jeune génération qui « s'élève une éducation suffisante pour porter le poids de ses « connaissances nouvelles ? Car plus les connaissances sont « développées, et plus la morale est nécessaire ; plus les ten- « tations sont nombreuses, plus les obstacles se multiplient et « plus on a besoin d'un solide enseignement de la morale. « Cet enseignement a-t-il été donné ? "

Et après une interruption l'illustre orateur continuait : « Je ne calomnie personne et si j'attaque quelqu'un, ce ne « sont pas vos instituteurs ; c'est vous à cause de la tâche im- « possible que vous exigez d'eux en les chargeant d'enseigner « une morale sans Dieu. Je dis que si vous avez essayé de « donner cet enseignement, il a été insuffisant ; je le dis avec « preuves et pièces en mains. ....

« Les preuves, ce n'est pas moi qui les donne ; si vous « voulez les chercher, vous les trouverez dans les statistiques « des tribunaux.....

« Vous trouverez exprimées dans la *Revue Pédagogique*, « dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous la signature de M. « Fouillé, et d'hommes qui ne sont ni des cléricaux ni des « hommes de parti, des craintes qui ne sont que trop justifiées « par les faits, vous verrez que depuis une dizaine d'années, la « criminalité juvénile a augmenté d'une façon effrayante, en « France que, depuis dix ans les crimes commis par des « enfants de seize à vingt-et-un ans ont augmenté d'un quart ; « vous trouverez que les suicides d'enfants peu connus « autrefois, augmentent d'une façon désastreuse. »

« Mais, lui objecta quelqu'un, (M. Contant) ce sont des « élèves des Frères Ignorantins.»

« Puisque vous me faites cette objection, repartit M. Co- « chin, j'ai une réponse toute prête : Si vous consultez la sta- « tistique, vous verrez que sur cent condamnations prononcées « à Paris, justement dans le cas de criminalité juvénile, onze « condamnés sortent des écoles religieuses et quatre-vingt-neuf « des écoles laïques (5).»

Voilà des faits, messieurs, qui prouvent que la morale, qui ne s'établit que sur des considérations d'honneur et de bonne société, est destinée à s'affaiblir graduellement, jusqu'à sa totale disparition de la scène du monde. Et la raison de cette vérité, c'est que si l'on perd complètement de vue la fin à laquelle on est destiné, on se laisse vite aller aux vacillations du doute, quand on ne se rend pas jusqu'aux désespérances de l'incrédulité, on a le cœur vide et bientôt les amours les plus légitimes perdent leurs charmes, on se dégoûte de la vie et quelquefois on se frappe au cœur et on se tue. Orienter sa vie vers le bien suprême, tourner ses regards au ciel, c'est en conséquence, on peut l'affirmer, le meilleur

(5) Extrait des " Questions Actuelles," 20 novembre 1897.

moyen d'aimer même les créatures de Dieu. On les aime alors en Dieu et pour Dieu ; ce qui, bien loin d'exclure la jouissance dans l'affection humaine, l'agrandit au contraire et l'anoblit parce qu'il l'élève et la purifie.

2o. Voilà, mesdames et messieurs, comment, il me semble, la foi catholique satisfait, d'une manière pleine de noblesse, au besoin d'affection dont tout cœur humain est tourmenté. Mais nous avons ajouté que la volonté humaine tend à agir, à se dévouer pour ce qu'elle aime et pour ceux qu'elle aime. Voyons comment la foi catholique répond à cette autre tendance si naturelle au cœur. Pour le dire en deux mots, c'est tout à la fois une action individuelle et une action sociale que la doctrine du Christ commande à la volonté, commandement qui n'a rien de lourd et d'odieux pour l'homme, ce n'est pas en vain, en effet, que Jésus a dit : « Mon joug est « suave et mon fardeau léger.»

Ce que la foi commande à la volonté au point de vue individuel, c'est la lutte pacifique, souvent coûteuse mais toujours consolante, contre les révoltes de la mauvaise nature. Tout en lui rappelant qu'il est faible par lui-même, la foi enseigne à l'homme qu'il est puissant par la grâce de Dieu, qu'il peut arriver à vaincre ses mauvais penchants en opposant une humilité vraie aux assauts de la vanité et de l'orgueil, une juste appréciation de la valeur des biens périssables de cette vie à une affection déréglée pour les richesses, indigne d'un cœur fait pour de plus hautes destinés, une modération enfin et une sobriété en toute chose qui calment la fièvre de la chair et empêche le sang de bouillonner trop vite.

Et combien n'en comptons-nous pas, messieurs, parmi ces héros du Christ qui rougissaient de leur sang l'arène des amphithéâtres et des Colisées de la Rome païenne, qui ont prouvé, en confessant leur foi, que la doctrine chrétienne avait vraiment fait dominer chez eux l'esprit sur la matière et l'âme sur le corps ?

Ah ! c'est que la foi demande à la volonté de ne pas s'occuper aux seuls soucis de la vie matérielle, mais de regarder plus haut.

Elle demande de n'aimer pas ses amis simplement à cause de leurs qualités physiques mais aussi et surtout à cause des beautés morales qui impriment sur leurs figures je ne sais quel cachet de distinction et de dignité ; de les aimer, ces amis, non seulement sur la terre et pour la terre, mais de les suivre au delà des portes du tombeau, jusque dans la poussière de la mort, parceque cette mort, aux yeux du chrétien n'est en définitive qu'un passage à une vie meilleure. Et n'est-il pas vrai, disons-le par parenthèse, que ce droit que la foi donne à nos cœurs de rester fidèles au souvenir de ceux qui nous furent chers, et de leur garder jusque dans la mort une impérissable amitié, est l'une des plus fortes et des plus douces consolations que nous puissions éprouver ?

Pour celui, en qui l'acuité d'une grande douleur a réveillé le sentiment du néant des choses de cette vie, je ne sais rien de plus réconfortant en effet que d'aller s'agenouiller là-bas sur la pierre d'un tombeau, au pied d'une croix, pour y répandre, selon l'expression consacrée, « des larmes avec des « prières. »

Dans l'ordre social, si la foi enseigne à la volonté le respect de l'autorité constituée parceque cette autorité est fondée sur celle de Dieu lui-même ; et si elle lui enseigne le respect de la propriété, parceque la propriété est pour un individu le fruit légitime de son application, de son travail et de son industrie, et qu'il a naturellement le droit de disposer du bien qu'il a acquis au profit de ses enfants ou de ses héritiers ; si elle enseigne encore au citoyen de faire valoir son droit et de le défendre, de rendre à César ce qui est à César après avoir rendu à Dieu ce qui est à Dieu, elle fait beaucoup plus encore, mesdames et messieurs. Oui ! elle fait beaucoup plus la foi catholique ! Ne conseille-t-elle pas en effet à quelques-uns de se dévouer au bien de leurs frères ? Quelques-uns

seulement sont ainsi distingués, par une vocation spéciale, au milieu de la foule chrétienne ; mais tous ceux qui croient au Christ sentent leur cœur doucement remué au souvenir des exploits qui n'ont coûté de la peine, des fatigues et du sang qu'aux seuls vainqueurs des combats pour le Christ, ces vainqueurs souvent humiliés, qui s'appellent, dans l'histoire, des missionnaires et des martyrs. Qui pourra jamais raconter tout ce qu'ils ont fait, ces chevaliers de Dieu, héritiers de la mission apostolique dans tous les temps et dans tous les lieux, pour le bien de la civilisation et de la morale ? Ecoutez ce qu'écrivait naguère un membre de l'Académie Française, revenu récemment à la foi de son enfance, Monsieur François Coppée : « Le missionnaire accepte dans toute sa sévérité « la règle imposée aux prêtres et aux religieux ; il renonce, « sans espoir de les revoir jamais, à son pays, à ses parents, à « tous ceux qu'il chérit. Il s'en va, pour toujours, vivre dans « des climats funestes, parmi des peuples barbares et cruels. « Il se présente à eux, seul et sans défense, n'ayant pour « escorte que son Ange Gardien, uniquement armé de son « courage et de l'Evangile. A ces sauvages tremblants de « terreur devant des idoles menaçantes, il parle d'un Dieu « d'amour, qui veut qu'on l'adore en esprit et en vérité. A ces « êtres gouvernés par leurs seuls appétits, il prétend ensei- « gner la morale chrétienne, qui dompte les mauvais instincts, « et inculquer des vertus nouvelles, dont il donne, d'ailleurs, « l'exemple. L'esprit de guerre et de haine est l'état normal « de ces malheureux ; le missionnaire exige qu'ils pardonnent « à leurs ennemis et il leur dit d'abord : La paix soit avec « vous. Leur premier geste est celui du vol et de la rapine ; « le missionnaire leur ordonne de faire la charité et de mé- « priser les biens de ce monde. Ils vivent dans une promis- « cuité presque bestiale ; le missionnaire les invite aux « chastes joies de la famille. Ils réduisent les vaincus en « esclavage et trafiquent de la chair humaine ; le missionnaire « leur déclare que tous les hommes sont frères en Jésus-Christ « et leur enjoint de briser les chaînes et les entraves.

« Que de périls pour ce prêtre plein de douceur, qui ne « peut opposer que son crucifix aux armes hideuses, levées à « chaque pas sur son front ! Souvent il tombe frappé dès la « première étape de son voyage apostolique, avant même « d'avoir pu opérer une seule conversion. Mais, depuis long- « temps, il a fait le sacrifice de sa vie, il est résigné aux sup- « plices et à la mort. Que dis-je ? Il la désire, il l'espère, « cette mort glorieuse, et il l'accepte avec ivresse, convaincu « que le sang du martyre féconde encore plus une terre impie « que l'eau même du baptême, et que le nom de ce Dieu, dont « il confesse la foi dans les tortures, ne sera pas oublié par « les bourreaux que son héroïsme épouvante et qu'il bénit en « expirant !

« Oui, même le négateur de toute vie future, même celui « qui n'a point d'espérance, s'il garde en soi du moins le sen- « timent de la grandeur, ne peut refuser au missionnaire son « émotion et son respect (6). »

C'est ainsi, mesdames et messieurs, que la foi catholique au point de vue social aussi bien qu'au point de vue individuel fournit un vaste champ à l'activité humaine. La volonté tend à agir, à se dévouer. Les combats pour Dieu et pour son Eglise, les luttes contre les passions qu'il faut dompter, autant d'occasions pour un noble cœur de faire le bien pour lui, pour ses frères et pour la gloire de son Dieu.

3o. Mais ce n'est pas assez et, vous l'avez compris déjà en écoutant la belle prose de M. Coppée, avec l'action pour Dieu et pour le bien, la foi demande à la volonté l'abnégation et le sacrifice. S'il est vrai, et je le crois, que le cœur a besoin de souffrir pour ceux qu'il aime, la foi catholique lui en donne une foule de sujets. Au reste en pourrait-il être autrement ? A qui étudie sans préjugés et sans parti pris, la vie et la doctrine du divin fondateur du christianisme, n'apparaît-il pas évident que la souffrance est à la base de toute

(6) Extrait de la *Semaine Religieuse* de Montréal, (6 nov. 1897.)

l'économie de sa loi ? Jésus en effet a pratiqué et prêché la souffrance, toute sa vie, jusqu'aux heures sombres de l'agonie et de la flagellation, jusqu'aux heures terrifiantes du crucifiement et de la mort sur l'autel du Golgotha. Ses disciples ont suivi ses exemples et continué d'enseigner sa doctrine, eux aussi ils ont signé de leur sang leur symbole de foi. Durant trois siècles, l'Eglise a vécu dans les catacombes de Rome, et le jour où avec Constantin elle est sortie glorieuse de ces nécropoles funèbres, pour planter la croix sur les ruines du paganisme vaincu, ce n'a été que pour recommencer la lutte contre d'autres ennemis, moins féroces peut-être mais non moins dangereux. Tournez et retournez, messieurs, de siècle en siècle, les pages de l'histoire de l'Eglise, toujours vous y verrez dominer la croix ; cette croix, symbole de souffrance, du haut de laquelle, depuis dix-neuf siècles, Jésus-Christ attire tout à lui, soit pour le trahir et le maudire, soit pour l'aimer et le bénir.

Sous un tel chef, à la suite de tels modèles, comment pourrions-nous ne pas nous attendre à la souffrance, ne pas apprécier le sacrifice ? Et si, comme nous l'avons dit, c'est un besoin de notre cœur de sacrifier quelque chose de nous-mêmes pour ceux qui sont l'objet de notre affection, est-il quelqu'un qui soit plus digne de nos sacrifices que Celui qui nous a aimés jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix ? Sans compter, messieurs, que ce qui manquera toujours aux sacrifices que l'on offre à des créatures faibles et infirmes et diminuera sans cesse la joie qu'on éprouve à se dévouer, c'est l'incertitude où l'on se trouve de faire ou de ne pas faire des ingrats. Que de fois, hélas, il ne faut pas être vieux pour le savoir par expérience, que de fois la bienfaisance n'a-t-elle pas rencontré l'ingratitude sur son chemin ! Mais à ceux qui aiment Dieu d'abord et ensuite dans de justes mesures les créatures de Dieu, à ceux qui se sacrifient dans ces sentiments pour la gloire de Dieu et pour le bonheur de leurs frères, la joie du sacrifice n'est pas assombrie par un tel

nuage. Si l'homme, à qui l'on a voulu et fait du bien, ne s'en ressouvient plus, Dieu s'en souviendra toujours. Et c'est là la consolation, la force et la joie du chrétien dans ses peines et dans ses souffrances !

N'est-elle pas belle, n'est-elle pas admirable notre foi catholique ? Ne répond-elle pas aux exigences de notre volonté, aux besoins de notre cœur ? A notre besoin d'aimer, ne fournit-elle pas l'aliment de la plus noble et de la plus sainte des affections, celle qui élève notre esprit et notre cœur vers le ciel, sans nous refuser pourtant une part légitime aux affections humaines ? A notre besoin d'agir et de nous dévouer n'offre-t-elle pas le champ le plus vaste et le plus honorable, où se puisse dépenser pour le bonheur de nos frères et pour notre propre bien l'activité dont nous sommes doués ? A notre besoin de souffrir et de nous sacrifier ne présente-t-elle pas les plus nobles motifs qui puissent solliciter nos abnégations et nos oblations ?

Aussi bien, messieurs, nous sommes heureux de l'affirmer, ces harmonieuses relations de la foi catholique avec la volonté ou le cœur de l'homme ne sont pas sans émouvoir profondément non seulement les fervents du christianisme mais encore tous ceux qui s'occupent des grands intérêts moraux et sociaux de l'humanité. Il n'y a pas jusqu'aux incrédules, chez qui s'accentue tous les jours, semble-t-il, depuis vingt ans un mouvement de retour aux idées spiritualistes, qui n'en prisent l'importance et la force. Non le Galiléen n'est pas vaincu ! Il ne le sera jamais ! Après avoir goûté de la morale indépendante, les hommes se sentent vite abusés, et si pendant leur vie, la vertu parfois fait peur à la vérité, à l'heure de la séparation suprême, aux derniers moments de la vie, comme M. Jules Simon l'an dernier, à l'heure de la souffrance, comme aujourd'hui M. François Coppée, on trouve très bon et très consolant de s'incliner devant une loi morale, qui répond mieux aux exigences de notre cœur, satisfait mieux notre triple besoin d'aimer, de nous dévouer et de nous sacrifier. Est-

ce à dire pourtant, mesdames et messieurs, que ces beautés morales de notre foi, s'hamonisant avec nos tendances naturelles, doivent nous faire oublier sa beauté rationnelle, résultant du merveilleux accord de la raison avec la foi que nous admirions naguère ? Non, mesdames et messieurs, nous ne le voulons pas, parce qu'alors nous cesserions d'être des apologistes vraiment sérieux.

Pour belle qu'elle soit, la démonstration morale de la vérité du christianisme, qu'elle se présente sous une forme ou sous une autre, ne sera réellement convaincante qu'en autant qu'elle s'appuiera sur la démonstration rationnelle ; mais alors, elle a vraiment sa valeur. De même que notre raison sait comprendre sa foi, notre cœur sait la goûter ! Et c'est en me rappelant que le sacrifice dans la souffrance est le plus beau couronnement de l'amour et du dévouement que j'aime à lire cette page éloquente tombée tout récemment de la plume d'un homme célèbre, dont j'ai déjà parlé, et que la beauté morale du Christianisme me paraît surtout avoir ramené à la foi de son enfance : « Savoir souffrir ! Savoir aimer ! Voilà, « écrivait M. François Coppée à la fin de 1897, voilà le pré- « cieux secret que j'ai découvert dans l'Evangile, pendant ma « maladie ; et voilà pourquoi dans cette veillée de décembre, « disant adieu à l'année qui s'en va et qui me laisse encore « bien faible et condamné à des soins pénibles, je proclame « hautement que, plus que toutes les autres années de ma vie, « elle me fut propice et bienfaisante.

« Ah si les malheureux savaient mieux souffrir, si les heu- « reux savaient mieux aimer, quel aurore de paix et de bonté « se lèverait sur le monde!..... Qu'elle soit bénie l'année qui « s'enfuit, car elle fut pour moi l'année de l'épreuve, l'année « de la grâce, où j'ai pu recueillir les ruines de mon cœur, « et où j'ai rallumé dans ce vase, faible débris, le grain d'en- « cens de la prière (7).»

---

(7) Extrait de la *Vérité* du 22 janvier 1897.